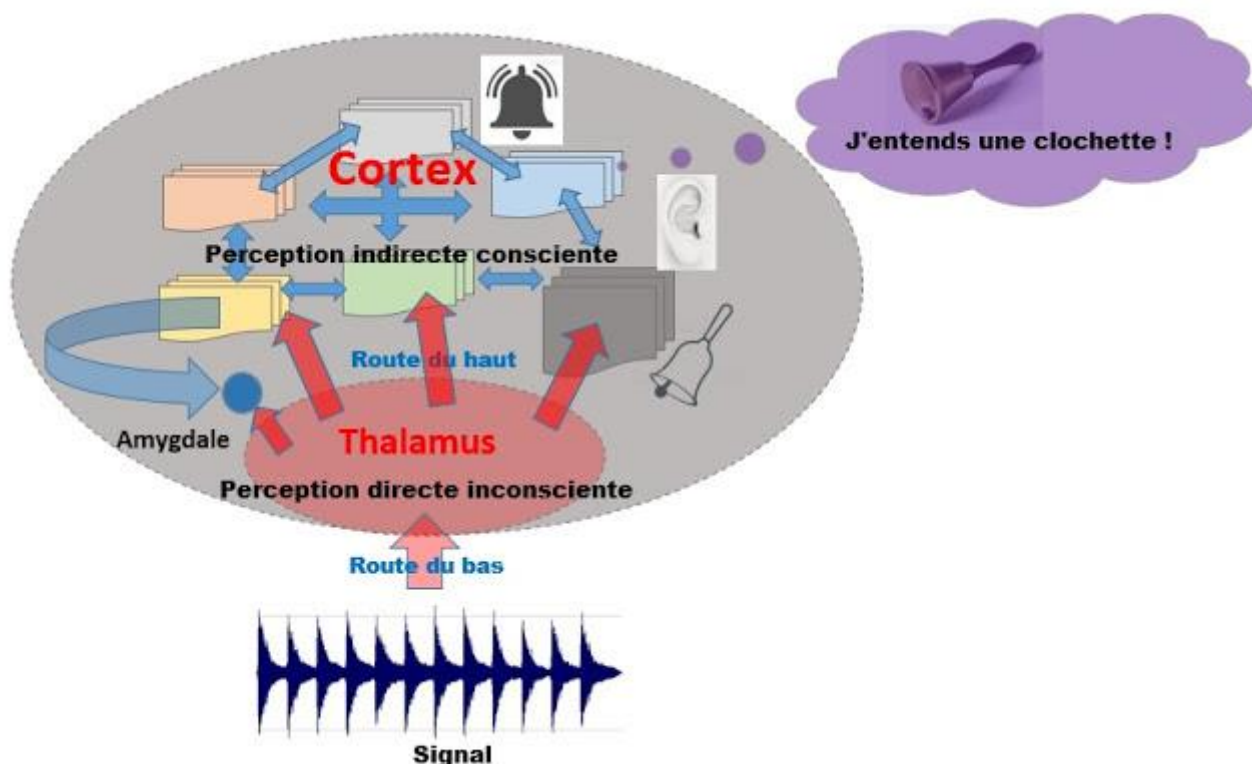


Les explications relatives à la notion de Vacuité, dans le Zen, ne manquent pas. Cependant, aucune d'entre elles ne permet d'en épuiser le sens, quand elle ne s'en éloigne pas, faute d'une compréhension correcte. Je souhaite donc ici aborder la question un peu différemment, en me servant d'un schéma (voir ci-dessous) basé sur les connaissances actuelles en neurobiologie et bien sûr sur ma propre expérience zen⁽¹⁾.

Le schéma proposé ci-dessous représente un cerveau humain de façon très sommaire. Pourquoi un cerveau ? Simplement parce que le cerveau est l'organe⁽²⁾ associé à la Prajna (Sapience) et que la Prajna est le mode de reconnaissance de sa vraie nature⁽³⁾. Dans le Bouddhisme – et donc dans le Zen – Prajna est également la première des trois Disciplines (avec Sîla et Dhyâna) de l'Octuple Sentier⁽⁴⁾ et se décline en trois pas : 1) la Compréhension Juste, 2) la Pensée Juste et 3) la Parole Juste. Ce qui signifie que la reconnaissance de sa vraie nature (kenshō et/ou satori) est nécessairement sapientiale.

Le cerveau – tel qu'il nous intéresse – se découpe en deux structures fonctionnelles (représentées schématiquement ici par deux ovales emboîtés) : le thalamus et le cortex. J'ai complété ce schéma de l'amygdale – située à la frontière du thalamus et du cortex – qui est la glande des émotions. L'amygdale reçoit directement des signaux du thalamus et/ou du cortex et affecte notre humeur en conséquence.



On suppose ici – pour simplifier l'exposé – qu'un seul signal affecte l'un des organes des sens. Il longe la "route du bas" pour atteindre le thalamus, et on admettra que ledit signal est sonore. Il existe bien sûr en réalité une multitude de signaux – émis depuis le "monde extérieur" – qui affectent l'ensemble des organes sensoriels et atteignent le thalamus, mais seulement quelques-uns d'entre eux seront retenus ou remarquables, parce qu'ils présentent des caractéristiques particulières qui vont attirer notre attention. La "route du bas" est le faisceau de neurones qui relie les organes des sens⁽⁵⁾ au thalamus. Il s'agit d'une voie directe et rapide. Au stade du thalamus, le signal n'est pas interprété ; il est seulement perçu. C'est une perception directe, sensorielle et inconsciente, c'est-à-dire sans reconnaissance objective.

Ledit signal sonore va donc longer la route du bas pour atteindre le thalamus qu'il va traverser (sans l'affecter particulièrement), puis va poursuivre son chemin le long du tissu de neurones qui compose le cortex. Ce tissu neuronal est long – car composé de multiples liaisons (représentées ici par des flèches à double sens ou à sens unique) – et est appelé "route du haut". Le trajet du signal, le long de la "route du haut", est donc plus lent que celui de la "route du bas", qui lui est direct (sans liaisons).

La "route du haut" passe par une sorte de "carte mémoire" faite d'aires corticales semblables à des cases (représentées sur le schéma par des classeurs). Le signal sonore va donc cheminer – via la route du haut – à travers ces cases où il sera analysé – comparé à une sorte de "modèle standard" – puis reconnu (ou non) parce qu'il correspond (ou pas) à des données mémorielles acquises durant les différents apprentissages, les conditionnements éducatifs et autres "expériences formatrices"... Et c'est donc parce que le signal sonore va traverser cette carte mémoire que le cortex va le reconnaître (ou pas, si le signal sonore ne correspond à rien de connu). Ainsi – dans ce cas précis – l'homme va comprendre qu'il s'agit d'un son de clochette, et la pensée "j'entends une clochette" va s'élever dans sa conscience. C'est pourquoi, au niveau cortical, la perception est dite "indirecte et consciente".

La phrase "j'entends une clochette" est associée à la pensée de reconnaissance (de l'objet et du son) en ce sens qu'il n'y a pas de pensée sans mot (ou sans parole). Cette pensée consciente est représentée ici par un petit nuage, car la pensée n'est pas contenue dans le cerveau ; elle est émise – dans la conscience – en tant que représentation de l'objet émettant un son. Ainsi, le son comme l'objet acquièrent un sens objectif.

Au sens strict, ce n'est pas la clochette qui est entendue, mais un signal qui a été reconnu, au niveau cortical, comme étant un son émis par une clochette. Ce qui signifie que l'on associe une perception indirecte – secondaire aux données mémorielles qui ont concouru à l'identification d'un objet – à la réalité objective.

On admet que le son de clochette n'est *a priori* ni agréable ni désagréable. Mais si l'individu qui le perçoit associe par exemple à ce son une expérience traumatisante, alors le simple fait d'entendre à nouveau le son de clochette va réveiller la mémoire de cette expérience et provoquer, depuis le cortex, une émotion angoissante. Le contraire est vrai si l'individu associe à ce son une expérience agréable. Cette émotion est issue du cortex (car associée à une expérience connue) et va inhiber la première émotion – venue du thalamus – qui, dans l'exemple, n'est *a priori* ni agréable ni désagréable.

Ce que j'essaie de montrer, à partir de ce schéma et des explications que j'ai données, c'est que la phrase "j'entends une clochette" – ainsi que l'émotion associée – est vide de contenu. Ce qui est réellement perçu n'est ni un son ni un objet, ni agréable ni désagréable. Ou plus exactement, dans la perception directe, le son, l'émotion et la clochette sont en trop. Dit autrement, le son, l'émotion et la clochette sont des objets "surnuméraires" – des phénomènes – en ce qu'ils se surajoutent à la réalité. Et par extension, il en va bien évidemment de même pour tout ce qui est représentation d'un ego, d'un "moi" ou d'un "soi", lequel n'est qu'une entité surnuméraire ajoutée à la réalité ; un "dédoublement" de personnalité, en quelque sorte. Nous ne voyons pas le monde tel qu'il est, mais tel que nous nous le représentons à partir de données mémorielles et sensorielles.

Bien entendu, cela ne signifie pas que tout ce qui est perçu est irréel. Le signal parvenu au thalamus est bien réel. De fait, on ne peut pas vraiment dire d'une chose (phénomène) qu'elle est, mais on ne peut pas non plus affirmer strictement le contraire. Un kôan dit : "si vous appelez cela un bâton, vous aurez trente coups ; si vous ne l'appelez pas un bâton, vous aurez trente coups". On comprend bien là que la réalité se situe à "mi-chemin" (c'est la "voie du milieu") entre ce qui est et ce qui n'est pas. Dit autrement, la réalité se situe au-delà de l'être et du non-être.

Mais que signifie "la réalité se situe au-delà de l'être et du non-être" ? C'est ce que je me propose de traiter dans un prochain article à travers le kôan : "Si toutes choses retournent à l'Un, à quoi l'Un retourne-t-il ?".

(1) *Expérience zen*, Dumè Antoni. Ed. Almora

(2) Précisons que dans cet article un organe est défini par sa fonction et seulement par sa fonction.

(3) C'est-à-dire sa nature de Bouddha.

(4) L'Octuple Sentier est la Quatrième Noble Vérité du Sentier qui mène à l'Extinction de la Souffrance (Nirvâna).

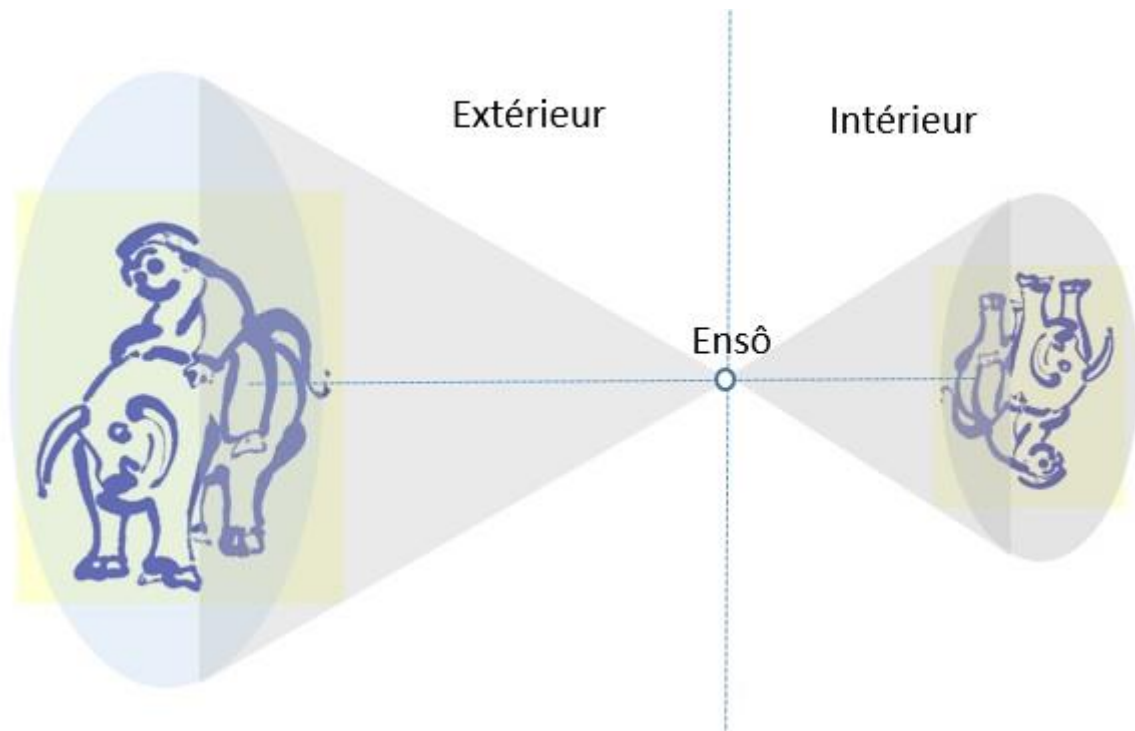
(5) Auquel il convient d'ajouter les sensations – telles que la douleur, par exemple – qui nous parviennent du corps humain via les nerfs et la colonne vertébrale.

Dans la première partie de cet article, je montrais qu'un signal sonore, d'abord perçu de façon inconsciente au stade thalamique, s'objectivait secondairement après avoir été analysé et identifié dans la "carte mémoire" du cortex cérébral. Je montrais en particulier que la reconnaissance de ce signal, exprimée par une pensée consciente "*J'entends une clochette*" était en réalité vide de contenu. Il s'agit en effet de la vacuité de la clochette et du son qui lui est associé. Dans le Bouddhisme, on parle d'interdépendance des phénomènes pour exprimer la vacuité (phénoménale), en ce que, par exemple, la clochette n'existe pas sans le son qui lui est associé, pas plus que sans le matériau métallique, la forme concave et le battant qui permettent à la clochette d'émettre un son. Or, au stade cortical (via la "route du haut"), c'est bien cette association du son reconnu comme appartenant à une clochette qui a permis d'identifier celle-ci et de faire comme si c'était bien une clochette qui était entendue alors qu'elle n'a été que reconnue (à partir du son).

En réalité, dans l'expérience directe de la perception sonore (ou de n'importe quelle autre perception, en fait), ni le son ni la clochette ne sont identifiés. Cela ne signifie évidemment pas qu'ils n'existent pas, mais qu'ils sont, à ce stade, "non-nés" ou "non-formés". Etant non-nés, la clochette n'a ni son ni forme et le son n'a pas encore de caractéristique spéciale qui permette de l'identifier comme tel. Ce son pourrait tout aussi bien être entendu avec les yeux ou vu avec les oreilles⁽¹⁾. Quant à la clochette, elle n'est jamais vue puisque le signal est, dans notre exemple, exclusivement sonore. Le stade thalamique est donc le stade d'avant la pensée, d'avant la forme, d'avant le son ou, dit autrement, d'avant la naissance. C'est le seuil du non-né. Le Non-né est un mot synonyme de Nirvâna. Le Nirvâna est la Troisième Noble Vérité de l'Extinction de la Souffrance. Dans le Bouddhisme Mahayâna (Grand Véhicule), le Non-né est également appelé "Nature de Bouddha" ou encore "Dharmakâya" (Corps du Dharma ou Corps de Loi). Il n'est bien sûr dit nulle part dans les sutras (textes canoniques) que la nature de Bouddha siège dans le thalamus. Cette affirmation serait d'ailleurs tout aussi ridicule que d'affirmer que la pensée se situe dans le cerveau. Ce n'est pas pour rien que j'ai dessiné un petit nuage pour montrer que la pensée ne siège nulle part.

Au sens strict, on pourrait ignorer le thalamus, mais il a bien entendu son utilité. En effet, sans lui, le monde alentour ne serait jamais réalisé. Réaliser, ici, signifie "rendre réel". Que le son soit reconnu ou pas au stade cortical, il existe au niveau thalamique. Prenons l'exemple du kôan "si vous appelez ceci un bâton, vous aurez trente coups ; si vous ne l'appellez pas un bâton, vous aurez trente coups". Quelle que soit la façon de nommer ceci, les trente coups se feront bien sentir. Si vous vous promenez en forêt et que vous prenez une branche d'arbre au sol pour un serpent, la peur sera réelle, même si, grâce au cortex qui sait faire la différence entre une branche et un serpent, le signal du thalamus à l'amygdale sera inhibé⁽²⁾. Au sens strict, la perception directe ne dit pas si ce qui est perçu est une branche ou un serpent ou si ce que brandit le maître zen s'appelle un bâton ou autre chose qu'un

bâton. La perception directe est comme un point de convergence entre le monde "intérieur" et le monde "extérieur". En ce lieu sans dimension l'intérieur et l'extérieur n'existent pas. Le nom et la forme n'existent pas. La Vacuité est non seulement vide de ce qui n'est pas elle-même mais aussi vide d'elle-même. C'est l'Ensô ; le symbole de la Vacuité non-phénoménale, c'est-à-dire du Non-né.



Comme on le constate, la Vacuité est sans situation. Elle n'est pas à l'extérieur de l'être et elle n'est pas non plus à l'intérieur. Dire qu'elle se situe à la limite n'a pas de sens non plus, car une limite suppose une différence entre l'intérieur et l'extérieur. En réalité, l'intérieur – ou ce qui s'y assimile – est une image inversée de l'extérieur⁽³⁾. Si vous cherchez le moi ou l'ego ou l'esprit ou l'âme ou quel que soit le nom que vous lui donnez à l'intérieur de vous-même, vous ne le trouverez pas. Et bien entendu, vous ne le trouverez pas non plus à l'extérieur. Et si vous cherchez une limite entre l'ego et ce qui est différent de l'ego, vous ne trouverez pas davantage cette limite. Si quelque chose existe et dont vous pouvez faire une expérience directe, c'est bien là où se situe l'Ensô. Mais ainsi que l'affirmait Bankei : "*Quand on est définitivement convaincu de la pensée que l'esprit de Bouddha est le Non-né, personne ne peut découvrir le lieu où vous êtes ; même les Bouddhas et les Patriarches sont incapables de vous localiser, vous êtes entièrement inconnus d'eux.*"⁽⁴⁾ En d'autres termes, l'Ensô est "sans situation". L'homme sans situation est également une expression choisie par Lin Tsi (Rinzai) pour évoquer l'esprit de Bouddha qui n'est jamais né.

On comprend bien qu'il existe une différence entre la Vacuité exprimée par l'Ensô et la Vacuité phénoménale consécutive à la représentation du monde phénoménal à partir des "briques" de mémoire dans le cortex. On comprend aussi qu'en dehors de

l'Ensô, le monde est à la fois réel et irréel et qu'en parler en termes de réel ou d'irréel ne permet pas d'en saisir tout le sens. Le monde extérieur ne peut être réalisé sans passer par le filtre du thalamus et dès qu'il est réalisé, il change de statut pour devenir un monde idéalisé ou chimérique, construit à partir de la carte mémoire du cortex.

À présent, considérons le kôan suivant : "Si toutes choses retournent à l'Un, à quoi l'Un retourne-t-il ?" L'Un est l'Ensô. Toute réalisation passe par l'Ensô. Le monde extérieur converge vers l'Ensô. Mais à quoi retourne l'Ensô ? Je pense que vous avez suffisamment d'éléments pour répondre à cette question. Mais si vous avez encore le moindre doute, alors n'hésitez pas : zazen, zazen et encore zazen.

(1) *Expérience zen*, Dumè Antoni (Ed. Almora) ; cf. satori de Daitu Kokushi.

(2) Cf. *Expérience zen* (op. cit.) ; chapitre "La branche et le serpent"

(3) La symbolique de l'image inversée est également en usage pour exprimer l'activité de Satan, le Trompeur, dont Mara constitue l'équivalent dans la pensée bouddhique.

(4) *Tch'an, Zen, racines et floraisons*. Hermes, Les deux océans. Cf. "Bankei et le non-né". D.T. Suzuki

Comprendre la Vacuité, au sens d'une expérience zen, nécessite deux niveaux de perception : 1) une perception directe et inconsciente (dite "expérience visionnaire") et 2) une perception indirecte et consciente (dite "expérience sapientiale").

La perception directe et inconsciente se situe au niveau thalamique (cerveau "archaïque"). C'est l'état dit "d'avant la pensée", ce qui implique qu'une pensée associée à la perception directe s'élève secondairement dans le mental.

Mais si aucune pensée ne s'élève dans le mental, alors même qu'il existe une perception directe, c'est l'état dit "sans pensée".

Il convient donc de bien distinguer l'état d'avant la pensée de l'état sans pensée.

L'état sans pensée peut relever de deux cas : soit 1) il n'y a pas de reconnaissance de ce qui est perçu, sans qu'il y ait pourtant inhibition de la pensée, soit 2) il n'y a pas de reconnaissance de ce qui est perçu, parce qu'il y a inhibition de la pensée. Sans inhibition de la pensée, le mental se comporte à la manière d'un filet aux mailles trop larges pour fixer l'attention. L'objet – en supposant qu'il s'agisse d'un phénomène – est en quelque sorte "transparent" pour le cortex. Par exemple, si l'on regarde une foule de personnes lors d'une manifestation, seules quelques personnes seront peut-être identifiées (quelle qu'en soit la raison) ; les autres passent pour ainsi dire "inaperçues". S'il y a inhibition de la pensée, cela peut venir 1) d'un acte délibéré comme durant les exercices de samatha (concentration), quand le mental est en état de samadhi en sorte qu'aucune pensée ne le trouble (c'est le Dhyâna), ou bien 2) être la conséquence d'un processus de blocage inconscient (dans les cas de grands traumatismes, par exemple). Il peut y avoir d'autres raisons, mais il n'est pas important d'en faire un inventaire exhaustif.

L'état d'avant la pensée, en revanche, suppose le passage ultérieur par la "route du haut", et donc une activité corticale qui va permettre de reconnaître par la pensée ce qui a été perçu. S'il s'agit d'une expérience visionnaire de la Vacuité, alors la reconnaissance de celle-ci se fera par ce qu'on appelle la "pensée une" ou encore "pensée juste" (au sens du 2ème Pas de l'Octuple Sentier), laquelle s'exprime par la "parole juste" (au sens du 3ème pas de l'Octuple Sentier). Dit autrement, l'état d'avant la pensée revient à faire l'expérience du "Non-né", c'est-à-dire de Nirvâna ou du Dharmakâya ou de sa nature de Bouddha, et de le (ou la) reconnaître comme tel.le.

Pour ce qui concerne la Vacuité, voir – au sens de l'expérience zen de voir dans sa vraie nature – la Vacuité ne signifie pas en avoir une représentation objective (et seulement cela). Par exemple, si l'on observe un bol vide, la vacuité du bol est induite par la fonction reconnue – au niveau cortical – du bol. Chacun sait ce qu'est

un bol vide et ce qu'est un bol plein : un bol plein ne peut rien contenir, contrairement au bol vide. Chacun sait – voit – ce qu'est l'espace vide contenu dans la concavité du bol. Cet espace nécessite que le bol ne soit pas rempli. En d'autres termes, cette Vacuité-là est la Vacuité "vide de tout ce qui n'est pas elle-même". La Vacuité "vide d'elle-même" est en revanche un peu plus difficile à se représenter (autrement que comme un concept abstrait), car elle ne peut être perçue que durant une expérience directe, c'est-à-dire au stade thalamique. C'est ce qu'on appelle une expérience "visionnaire" dans le Zen. Par exemple, toucher le commencement de l'univers sans avoir à se déplacer ni à utiliser un artifice quelconque, est une expérience visionnaire de ce qu'est la Vacuité "vide d'elle-même". Boire d'une seule gorgée toute l'eau de l'Océan Pacifique est une expérience visionnaire du même ordre. Le son d'une seule main en est une autre, même si, a priori, le kôan fait appel ici à la modalité auditive (ce qui n'est en réalité pas le cas, puisque Kannon⁽¹⁾ signifie "qui voit les sons"). En fait, une expérience visionnaire, pour être qualifiée de kenshō, doit nécessairement "précéder" l'expérience sapientiale. L'expérience visionnaire, au sens de kenshō, est donc une expérience directe et (secondairement) conscientisée du Non-né. C'est par l'expérience visionnaire qu'on reconnaît – expérience sapientiale – sa vraie nature, qui de fait est Vacuité et Sapience (Compréhension juste, Pensée juste et Parole juste = Prajna).

Il faut bien comprendre qu'une expérience visionnaire, avant la naissance dans la pensée (c'est-à-dire avant sa reconnaissance), n'est pas une expérience strictement visuelle. On peut en effet entendre avec ses yeux et voir avec ses oreilles (par exemple), au niveau thalamique, car les signaux ne sont pas encore affectés aux modalités sensorielles – aires corticales – avec représentations. Il s'agit en réalité de "visions supra-naturelles" car les distances spatiales et ontologiques, qui permettent de distinguer les objets entre eux et en particulier du sujet observant, s'il existe, ne sont pas encore établies. Voir le commencement de l'univers sans avoir à se déplacer, c'est se situer au big bang, et donc sans localisation précise, car le big bang n'est pas situé quelque part dans l'univers et s'il est distingué de celui-ci, c'est en raison d'une dimension imaginaire qui est le temps. Cette dimension imaginaire crée aussi les distances (spatiales) et la dualité sujet/objet s'inscrit dans ce registre. C'est le monde du né, du créé, du formé...

Concernant la notion de distance et la disparition de celle-ci dans l'expérience zen, il est aisé d'en avoir une représentation concrète. Ainsi, soient deux points réels distincts : D (pour droite) et G (pour gauche). La distance spatiale est définie par la différence $|D - G| = d$. Pour que la distance d soit nulle, il faut et il suffit que $D = G$. On comprend bien que cette distance nulle n'est pas exactement un espace nul entre D et G. Par exemple, quand ma main droite touche ma main gauche, l'espace entre mes deux mains peut être considéré comme nul. Cependant, ma main droite est toujours distincte de ma main gauche. Autrement dit, $D \neq G \Leftrightarrow d \neq 0$. Pour que $d = 0$ il faut que $D = G$. Ce qui permet de comprendre intellectuellement le sens du kôan "le son d'une seule main"⁽²⁾. Ce kôan renvoie donc à la vacuité "vide d'elle-même", telle qu'il convient de la comprendre. Voir la Vacuité, au sens d'une

expérience zen visionnaire, revient à voir les deux mains D et G comme une seule main, sans que pourtant les deux mains perdent leurs caractéristiques propres (autrement dit, leur forme). Selon le principe du schéma de l'article précédent, en ramenant l'image du bouvier sur son buffle à la convergence d'un signal visuel de la main droite et d'un signal visuel de la main gauche, on constate que cette convergence se situe "dans" l'Ensô (thalamus). Dans l'Ensô, les deux mains ne font qu'une seule main, mais ne perdent pas pour autant leur statut distinct car les signaux se poursuivent via la route du haut pour donner une image (inversée) de deux mains distinctes et distantes⁽³⁾, c'est-à-dire objectives.

On comprend donc qu'entendre le son d'une seule main, revient aussi à le voir (car les modalités sensorielles sont sans affectation objective), ce qui fait dire à Hakuin que si l'on peut entendre le son d'une seule main, alors on est Kannon. Car Kannon est le Bodhisattva de la Compassion Infinie et sa compassion porte sur tous les êtres sensibles, selon ce qu'il nomme "le principe de différenciation des éveillés". Ce principe de différenciation dit bien ce qu'il veut dire : les êtres ne disparaissent pas dans la Vacuité, car la forme est le vide et le vide est la forme. Mieux que ça : tant qu'il existe un seul être en Samsara, Kannon est celui-là. C'est pourquoi l'Eveil, au sens d'Eveil Parfait et Insurpassable (satori), nécessite la libération de tous les êtres sensibles sans exception. Nul ne peut se dire libéré, s'il existe un seul être égaré en Samsara, car cet être libéré est cet être égaré. C'est l'équivalence du Samsara et du Nirvâna.



Hakuin (autoportrait)

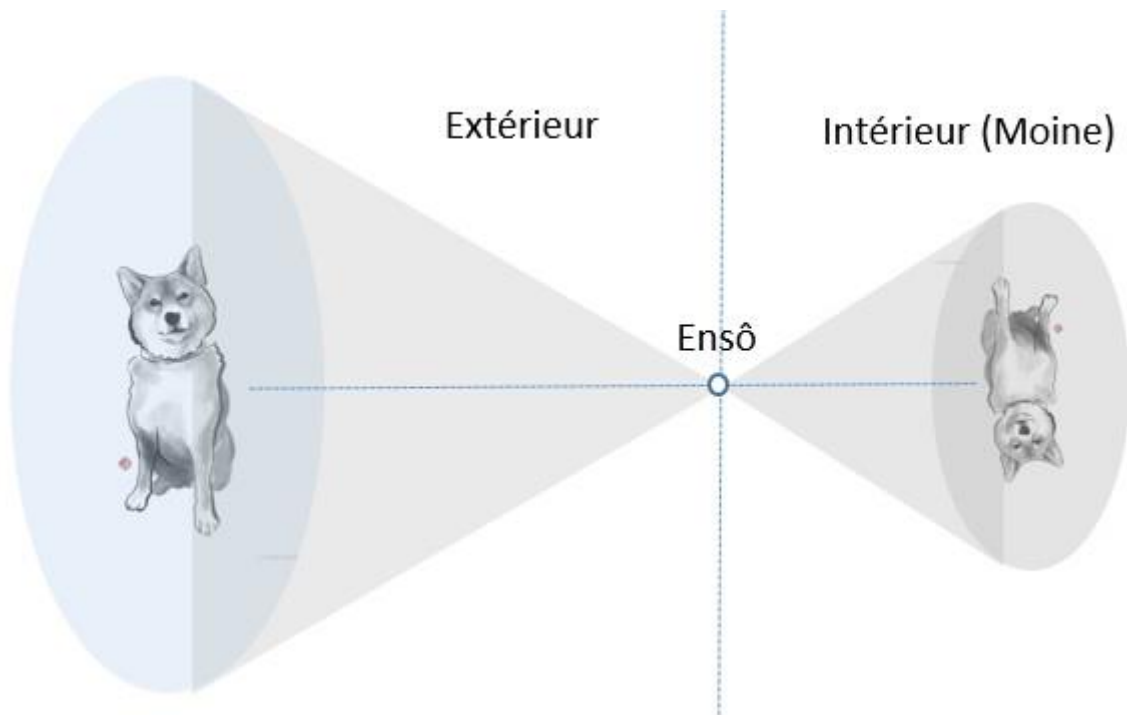
- (1) Kannon est le Bodhisattva Avalokiteshvara. Son nom signifie "qui voit les sons"
- (2) Kōan inventé par Hakuin (en alternative au kōan Mu), qui s'énonce ainsi : "quand j'applaudis, mes mains émettent un son. Pouvez-vous entendre le son d'une seule main ?"
- (3) L'inversion est prise ici symboliquement à travers la métaphore du miroir qui inverse la droite et la gauche. L'Ensō ne joue pas ici le rôle du miroir, car ce n'est pas lui qui transforme les objets en représentation. Cf. la gatha de Huineng : "aucun miroir ne brille là".

Afin qu'il ne subsiste qu'un minimum d'ambiguïté – la question ne peut être entièrement résolue par la seule ressource du mental –, à propos de la compréhension de la Vacuité dans le Zen, il me paraît intéressant d'appliquer le principe du schéma de la 2ème partie⁽¹⁾ au kôan Mu – 無 – (prononcer : "Mou").

Le kôan Mu (無) se décline ainsi : Un moine demande à Joshu⁽²⁾ : "Le chien a-t-il la nature de Bouddha ?" Joshu répond : "無 !"

無 signifie "rien", "néant", "non", "vide"... Cependant, dans le cadre dudit kôan, le moine interprète la réponse de Joshu comme étant une négation stricte : "non !". Ceci est certifié par la suite du kôan. En effet, le moine demande alors : "Pourquoi le chien n'a-t-il pas la nature de Bouddha ?" Ce à quoi Joshu répond : "C'est à cause de son mauvais karma".

À présent, envisageons le kôan sous l'angle du schéma ci-dessous :



Le schéma représente un chien et son reflet dans le mental (zone corticale). Sur la gauche, le chien est "tel qu'il est". Quand je dis que le chien est "tel qu'il est", j'entends qu'il n'est pas affecté par les représentations dans le mental, au même titre qu'un objet quelconque reflété par un miroir n'est pas brisé si le miroir se brise (par exemple). L'image de gauche n'est donc rien d'autre qu'un signal sensoriel avant sa représentation (dans le mental) ou, si l'on préfère, avant l'objectivation dans la pensée. C'est, en quelque sorte, un chien d'avant sa naissance (dans la pensée). Il est fondamental de bien comprendre ce point, car pour beaucoup de bouddhistes (ou

zenistes) le chien "tel qu'il est" n'a aucun sens, parce que, selon le principe de l'interdépendance des phénomènes, rien n'existe par soi-même ; tout est interdépendant. En réalité, le chien "tel qu'il est" n'a aucun sens dans le mental (cortex), ainsi qu'on l'a vu dans la 1ère partie, mais n'est pour autant pas pur néant. Si, par exemple, le chien est enragé et qu'il vous mord, sa morsure peut vous tuer si vous ne vous faites pas soigner. C'est pourquoi la Vacuité, au sens du Bouddhisme, n'est jamais le néant. Quand Douglas Harding a présenté aux disciples de Philip Kapleau sa "vision sans tête", un moine, disciple du maître zen, lui a violemment tordu le nez. Douglas Harding s'est senti agressé⁽³⁾, bien que le moine n'ait fait que lui indiquer, dans le principe, ce que j'explique à propos du chien enragé. En réalité, quand dans le Zen on parle du "visage qu'on avait avant la naissance de ses parents"⁽⁴⁾, il ne s'agit pas d'un visage métaphysique, sans réalité matérielle, mais d'un visage palpable, physique. Ce point doit être bien compris car le visage d'avant la naissance de ses parents (kôan) n'est pas le "Visage Originel" tel que le mentionne Douglas Harding sur son illustration ou dans sa philosophie et sa pratique (et tel qu'il est repris par ses disciples ou successeurs). Il suffit pour s'en convaincre de répondre au kôan (secondaire) suivant : "Quel est l'âge du visage que tu avais avant la naissance de tes parents ?", similaire à : "Quel est l'âge de Mu ?" Si vous répondez par une phrase du genre : "Le visage d'avant la naissance de mes parents n'a pas d'âge, car il est atemporel", vous avez tout faux ! C'est ce qu'a voulu montrer le moine à Harding en lui tordant le nez, sans doute en référence à la façon dont le maître d'Hakuin⁽⁵⁾ tordit le nez de celui-ci quand il donna une mauvaise réponse au kôan Mu, précisément. Le Zen n'a strictement rien à voir avec la métaphysique ; il est ancré dans le monde "tel qu'il est" avant sa naissance dans la pensée. C'est-à-dire – en référence au schéma ci-avant –, tel qu'il se trouve dans la partie gauche (extérieur) du schéma. Cette partie, dès lors qu'elle converge vers l'Ensô, est "la source du vide". Tout ceci est à raccorder au kôan "Toutes choses retournent à l'Un, à quoi l'Un retourne-t-il ?"

Mais poursuivons avec le kôan Mu : sur la droite du schéma, à partir de l'Ensô, le chien est tel que se le représente le moine. Si l'image est inversée, c'est simplement pour montrer qu'elle diffère de celle de gauche en ce qu'elle n'en est que le reflet inversé, à l'instar d'un reflet dans un miroir. Les deux chiens (droite et gauche), bien qu'il s'agisse du même dans l'esprit du moine, ne sont en réalité pas tout à fait identiques. Le chien "à l'intérieur" du moine (ou issu du cortex du moine) est en réalité un chien "surnuméraire". Il n'a pas d'existence propre. Et bien entendu, quand le moine demande à Joshu "Le chien a-t-il la nature de Bouddha ?", c'est à ce chien-là qu'il se réfère ; c'est-à-dire qu'il se réfère – en le confondant avec la réalité – à un reflet. Et un reflet, n'ayant pas d'existence propre, ne peut pas avoir la nature de Bouddha. À ce titre, le Mu de Joshu est effectivement un "non !" ferme. Et, on le comprend bien ici, quand le moine pose la question à propos de la nature du Bouddha chez le chien, le moine parle en réalité de lui-même et non du chien, car ce chien-là, surnuméraire, n'existe pas en dehors du moine. Le moine ignore bien sûr qu'en niant la nature de Bouddha du chien surnuméraire, Joshu n'est pas en contradiction stricte avec le sutra du Nirvâna qui dit que "tous les êtres sensibles –

ou tous les dharmas, au sens de phénomènes – ont la nature de Bouddha". Il ignore en particulier que pour que Joshu réponde par l'affirmative⁽⁶⁾, il est nécessaire qu'il (le moine) disparaisse dans la Vacuité (Ensô). Car en effet, si l'on élimine la partie droite du schéma, c'est-à-dire le mental discriminant du moine (où règne la dualité sujet/objet), il reste le chien "tel qu'il est" avant sa représentation dans le mental, c'est-à-dire avant sa naissance. Et on comprend bien que le chien sur la gauche du schéma n'est pas un pur néant, une vue de l'esprit. C'est tout au contraire la réalité telle qu'elle est. La vue de l'esprit – et c'est le cas de la dire – se trouve sur la droite de l'Ensô, dans le cortex cérébral.

La pratique de Mu revient à ne faire qu'un avec Mu, c'est-à-dire avec la Vacuité, ce qui revient à éliminer l'image surnuméraire du chien pour que le chien apparaisse "tel qu'il est" avant sa naissance. Mais, puisqu'il s'agit du moine, c'est bien sûr avant la naissance du moine et, ultimement, du pratiquant, quel qu'il soit. Quand le miroir disparaît, ce sont les reflets qui disparaissent et non le monde "tel qu'il est". Et quand le pratiquant réalise sa vraie nature, il disparaît en tant qu'être surnuméraire et ne reste plus que le monde "tel qu'il est". Ce n'est pas un monde "extérieur" puisque l'intérieur disparaît. Et avec lui disparaît la dualité extérieur/intérieur, sujet/objet. Le chien de gauche et le chien de droite deviennent un seul chien, comme la main droite et la main gauche deviennent une seule main. Quand vous répondez correctement à un kôan, vous répondez à tous les autres.

(1) Pour accéder aux différents articles sur le sujet, cliquer, pour accès, sur les parties en surbrillance : 1ère partie, 2ème partie, 3ème partie

(2) Joshu fut un maître zen, disciple de Nansen, ayant vécu près de 120 ans (778-897).

(3) <http://eveilphilosophie.canalblog.com/archives/2018/03/09/36212705.html>

(4) Il s'agit d'un kôan que l'on attribue à Huineng, le 6ème Patriarche, qui s'énonce ainsi : "Montre-moi le visage que tu avais avant la naissance de tes parents".

(5) Il s'agit de Etan, supérieur du monastère de Shôju (cf. *Rien qu'un sac de peau*, Kazuaki Tanahashi, Ed. Albin Michel)

(6) Il existe un version du kôan où Joshu répond par l'affirmative, mais ne diffère pas sur le fond.